

● CECI DIT

Candidat à un emploi fictif

par **Xavier DISKEUVE**

« Emplois fictifs », l'expression revient de tous les côtés. De Penelope Fillon à Marine Le Pen en passant par réunions « bidon » de Publifin. J'en veux un aussi et j'ai rédigé ma lettre.

« Madame, Monsieur, j'ai le plaisir de vous proposer ma candidature au poste fictif que vous proposez. Très jeune déjà, j'acceptais sans problème des rémunérations pour des travaux que je n'effectuais pas. Cela ne m'a jamais posé le moindre problème moral. Vous n'aurez donc aucun doute à avoir sur mon adhésion totale aux principes éthiques régissant votre organisation. J'accepte en outre le rôle de lampiste en cas de scandale et de soucis avec la presse. Ces dernières années, j'ai occupé plusieurs emplois fictifs (parfois simultanément).

J'ai été président du Comité de surveillance des comptables de l'Office wallon des déchets. J'ai été administrateur du Comité de censure des déclarations du prince Laurent. J'ai été membre du Comité de vigilance chargé

de choisir la couleur des chemises du ministre Paul Furlan. J'ai aussi été secrétaire du Comité de modération des honoraires au sein du cabinet De Decker.

Durant mes divers stages fictifs, j'ai été 3e assistant du sous-sous-sous chef de cabinet-adjoint du ministre wallon de la Tutelle des communes. À tous ces postes, j'ai donné entière satisfaction à mes employeurs. N'hésitez pas à les contacter pour vous en assurer. Je pense donc avoir les qualités nécessaires pour occuper l'emploi fictif que vous proposez : transparence totale, discrétion absolue, absence complète d'initiative, capacité à ne poser aucune question et surtout aucune compétence particulière ! Si nécessaire, je suis titulaire d'une carte de membre des principaux partis. Je suis disponible de suite. Dans l'espoir d'un entretien de pure forme, je vous prie de croire, Madame, Monsieur, à l'expression de mes sentiments fictivement dévoués ».

● LE CHIFFRE

6,7 millions

Le tourisme à Bruges a connu une année 2016 difficile. La Venise du nord n'aurait accueilli « que » 6,7 millions de visiteurs, soit une baisse de 16,5%. L'explication de cette chute d'attractivité serait les attentats du 22 mars. Les attractions et les musées ont aussi souffert d'une baisse de fréquentation. Ils ont accueilli 150 000 visiteurs de moins.

● ARRÊT SUR IMAGE



Coupe au lance-flammes Plus efficace qu'une paire de ciseaux, c'est la coupe au lance-flammes. La technique est utilisée par Ramadan Edwan, un coiffeur palestinien dans le camp de réfugiés de Rafah, dans la Bande de Gaza. L'objectif de la technique est de faire redresser les cheveux puis de les coiffer.

L'INFO DU JOUR

L'Erasmus ag



« Plutôt que de maximiser la production, ici on optimise un système »

Jacques MARTINEAU



Greenpeace organise le premier programme d'Erasmus agricole. Trois agriculteurs belges viennent de découvrir l'agroécologie en Vendée.

● **Alain WOLWERTZ**

« **Q** uoi!? Vous ne travaillez vraiment qu'un week-end sur quatre et vous prenez cinq semaines de vacances?! » Les trois agriculteurs belges font des yeux ronds face à Sébastien Schwab. Le jeune homme est pourtant aussi agriculteur. À Chantonay, au cœur de la campagne vendéenne. Plus de 250 hectares de cultures, un élevage de 6 000 poulets, de la production d'huile et une centaine de vaches laitières en pâturage. Le tout en production agro-écologique. Bref, le boulot ne manque pas, sourit le jeune agriculteur français.

« Mais la qualité de vie, ça compte aussi », insiste-t-il. Alors, les vacances, c'est sacré et à 19 heures, tout le monde doit être à la maison. J'ai des enfants et j'ai envie de les voir grandir. »

Erasmus agricole pour échanger les pratiques

Pour Marteen, éleveur de vaches laitières entre Anvers et Gand, Raphaël Grodent, éleveur de Limousin viandeux près de Malmédy et Anne-France Tasiaux-Couvreur, qui élève des

« Le monde agricole nous a trop reproché d'être dans la dénonciation, mais sans proposition. »

moutons à Boninne, l'essentiel de l'échange avec leur homologue français n'était évidemment pas le temps de loisirs. Mais pour eux qui, selon les cas (voir ci-dessous), veulent développer leur activité bio, s'y convertir ou y revenir, l'échange d'expérience dans cette ferme qui fonctionne en autonomie et selon les principes de l'agroécologie (voir ci-dessous) était riche d'enseignements à plus d'un point de vue.

Et c'est précisément le but recherché par Greenpeace qui, pour la première fois cette année, organise un programme d'échange baptisé FarmErasmus (Erasmus à la ferme). En janvier et février une quinzaine d'agriculteurs européens voyagent à travers l'Europe : des agriculteurs grecs vont par exemple se rendre dans des fermes en

Belgique pour apprendre comment éviter d'utiliser des OGM pour nourrir leurs animaux. Des fermiers français visiteront la ferme d'une pionnière de l'agro-écologie en Bulgarie pour apprendre comment se passer de pesticides et engrais de synthèse ou, comme ici, des Belges (accompagné d'une agricultrice italienne) se sont informés sur les pratiques d'agriculture écologique.

« Chez Greenpeace, nous pensons qu'en donnant l'occasion à un plus grand nombre de fermiers conventionnels de s'initier aux techniques agroécologiques, on permettra à une agriculture respectueuse de l'environnement de faire un bond en avant », indique Jelle De Mey, de Greenpeace Belgique.

L'association environnementaliste va d'ailleurs plus loin pour soutenir ce type d'agriculture. Greenpeace a par exemple partiellement financé pour la ferme vendéenne l'achat d'un toaster à grains. Un système qui améliore la valeur protéinique des céréales qui servent à nourrir les animaux et favorise ainsi l'autonomie sur l'exploitation.

« Le monde agricole nous a trop reproché d'être dans la dénonciation, mais sans proposition, note Marie Gangneux, bénévole chez Greenpeace France et elle-même en réflexion pour se lancer dans le maraîchage bio. C'est aussi la raison pour laquelle on soutient ce type de programmes. » ■

En Wallonie, on n'est pas structuré

Les trois agriculteurs belges n'ont pas tout découvert de l'agroécologie en Vendée. Les pratiques et techniques utilisées à la ferme de Chantonay sont ou ont été partiellement les leurs. Tout n'est d'ailleurs pas transposable chez nous, disent-ils. Question de climat, de nature de la terre, de taille d'exploitation...

Mais au-delà des pratiques, ce qui a frappé les fermiers belges c'est à la fois le fonctionnement collaboratif entre associés au sein même de la ferme et l'intégration de celle-ci dans un réseau bien organisé et efficace d'exploitants agricoles. Un mode organisationnel qui permet d'augmenter la diversité des productions et donc les sources de revenus, de diminuer la charge individuelle de travail et de baisser les coûts avec des achats groupés de matériel, voire même des engagements en commun de salariés.



Raphaël Grodent produit du bio dans la région de Malmédy. Il aimerait s'associer à d'autres.

« Cette diversité des productions et cette globalisation dans l'organisation du travail, c'est vraiment une belle façon d'envisager l'agriculture », dit Raphaël Grodent, dont la ferme d'élevage de limousin et de cultures de céréales s'est positionnée sur le bio dès les années 70 avec ses parents. Cette dynamique, le

jeune agriculteur malmédien aimerait l'impulser dans sa région. Mais c'est difficile, dit-il. D'une part parce qu'il y a peu de cultures bios dans le coin et parce que le fermier belge est plus individualiste sous certains aspects. « C'est un peu à celui qui aura le plus gros tracteur, alors acheter du matériel en commun... », rigole-t-il.

Anne-France Tasiaux a vécu un problème similaire lorsqu'elle a tenté d'associer plusieurs agriculteurs namurois pour acheter un moulin. Mais les associés potentiels ont abandonné, par crainte de l'échec s'ils ne parvenaient pas à vendre la farine.

« Je trouve qu'en Wallonie, le bio n'est pas assez structuré au niveau des producteurs, analyse Raphaël. Il faudrait quelque chose qui les aide à s'associer, car c'est lourd à organiser et il y a toujours un moment où ça coince. » ■

Agri-ricole des fermiers belges



6 personnes vivent de la ferme avec un ratio de moins de 50 ha par travailleur.



Un échange des bonnes pratiques sur le terrain est le meilleur moyen de les développer, soutient Greenpeace.

Théophile TROSSAT/Greenpeace

INTERVIEW • Jacques MORINEAU

« Le déclic ? Quand Marie est née, je sentais le fongicide à la maternité »



Jacques Martineau (à gauche) est un pionnier de l'agroécologie en France.

Il a aujourd'hui un peu passé la main à sa fille et aux trois autres associés de la ferme. Mais le passage de l'agriculture intensive à une agriculture durable et biologique, c'est à Jacques Morineau que la ferme de Chantonay, aujourd'hui GAEC Ursule, le doit.

Vous dites que vous allez plus loin que le bio. En quoi ?

On fait des produits bios, mais c'est d'abord une philosophie de vie qui nous pousse à faire une agriculture autonome, économe en ressources, créatrice d'emplois et respectueuse de l'environnement. En résumé, on ne regarde pas le chiffre d'affaires, même si on s'y retrouve économiquement, mais la valeur ajoutée. Y compris en termes de qualité de vie.

Quel a été le déclic qui, dès la fin des années 80, vous a poussé à passer aux méthodes agro-écologiques ?

C'est d'abord un cheminement, ce passage de la culture intensive à un travail plus respectueux de l'environnement s'est fait progressivement. Mais le déclic, ce qui a forcé la décision, c'est la naissance de ma fille Marie : quand je me suis pointé à la maternité, je me suis rendu compte que, bien que j'avais pris une douche et changé de vêtements, je sentais encore le fongicide... Là, je me suis dit : "c'est plus possible. on met de la salo-

perie sur notre terre." Et en plus, plus on mettait de produits, plus on baissait notre marge. Le déclic c'était donc aussi d'en avoir marre que d'autres – l'industrie agroalimentaire – aient la mainmise sur ce qu'on faisait.

Ce fut une transition facile ?

Non, on a passé des moments difficiles. Notamment par rapport au milieu agricole qui se foutait presque de nous... Et

Je me suis dit : "C'est plus possible. on met de la saloperie sur notre terre."

puis, quand on a réussi, il y a eu les jalousies : "mais où vont-ils chercher leur argent ?"...

Quel est selon vous le plus gros frein d'une transition de l'agriculture intensive à l'agroécologie ?

C'est d'abord une question d'ouverture d'esprit et de résistance au changement. Je le redis : la première question n'est pas économique, il s'agit d'abord de pouvoir être content de ce qu'on fait, de pouvoir se regarder dans la glace. Vous savez, j'ai des voisins agriculteurs qui ne mangent pas leurs produits et qui viennent acheter nos poulets... ■ **A.W.**

« Ici, le maître mot c'est diversité »

C'est dès les années 80 que Jacques Martineau a entamé la transition de son exploitation agricole vers l'agroécologie avant de passer au tout bio en 1997. Un succès puisque de 1983 à 2017, la surface agricole est passée de 70 à 270 hectares.

Mais en termes de rentabilité, le ratio n'a pas changé, puisqu'il est toujours de 35 à 40 hectares par travailleur sur la ferme alors qu'il est plutôt de 100 hectares par travailleur dans la région.

C'est que d'exploitation familiale, la ferme de Jacques Martineau s'est transformée en Groupement agricole d'exploitation en commun (GAEC), faisant vivre quatre associés, un travailleur salarié et un apprenti.

La recette ? « Plutôt que de maxi-



Partage d'expériences en Vendée.

miser la production (beaucoup de vaches pour beaucoup de lait par exemple), ici on optimise un système, résume Sébastien Schwab, un des associés qui s'occupent essentiellement des cultures et des poulets bios. On a beaucoup de diversités dans les ateliers, on est en autonomie pour le fourrage et les semences, on vend notre huile, on fait de l'auto-construction, de la ré-

cupération de matériel... » Avec la biométhanisation, le bois, le photovoltaïque et du biocarburant, la ferme est même excédentaire de 73 000 litres d'équivalent fuel. « Le maître mot de la ferme c'est "diversité". Dans tous les domaines », souligne Sébastien.

Diversité et biodiversité puisque le zéro pesticide, la variété de cultures (plus de 30 espèces végétales cultivées) et 45 km de haies (rentabilisées aussi en agroforesterie) ont fait de l'exploitation un refuge pour nombre d'espèces animales, dont beaucoup, comme les abeilles et les coccinelles sont de précieux auxiliaires de production. « On est durable avant d'être bio, insiste Jacques Martineau. C'est la nature qui nous aide à produire. » ■

A.W.